

Lurelu



Le lion et l'oiseau

Francine Sarrasin

Volume 37, numéro 3, hiver 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73176ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Sarrasin, F. (2015). *Le lion et l'oiseau*. *Lurelu*, 37(3), 89–90.



Le lion et l'oiseau

Francine Sarrasin

89

Est-il interdit de prolonger, dans une étude plus approfondie, le plaisir de mon dernier coup de cœur? Sans présumer de l'intention de l'artiste Marianne Dubuc, *Le lion et l'oiseau*, en raison de sa forte intensité créatrice, mérite qu'on s'y attarde. Ici, l'imagerie ne peut se voir sans le texte de l'histoire, sans le déroulement, page après page, du récit. Même s'il est ponctué de silences tout blancs. L'analyse doit obligatoirement prendre en compte, en même temps, le texte et l'image, dans un ensemble. De toute façon, l'œuvre est issue d'une même source : l'auteure des mots est aussi celle à qui l'on doit les dessins.

Un étrange duo

Et d'abord, le choix du lion, animal aussi puissant que souverain, qui, symboliquement, incarne la force, la justice, la fermeté et la sagesse. Comme «roi des animaux», il est imbu d'une grande fierté, voire, à l'occasion, d'une bonne dose d'orgueil. Il faut surtout comprendre que, fondamentalement, le lion a une connotation terrestre : ici comme ailleurs, il s'inscrit dans la matérialité des choses, le jardin, la maison, le foyer... Alors que l'oiseau, par son aptitude à voler, fait le lien entre le bas et le haut, la terre et le ciel. On l'associe plus volontiers aux états spirituels de l'être. En désamorçant peut-être certaines idées reçues, il faut voir comment s'articule cet étrange duo. Car le lion de l'histoire ne vit pas que dans le concret, et l'oiseau, pendant une grande partie du récit, sera, lui, privé de son ciel. D'une certaine façon, cette réalité les rapproche. Mais il faut mettre du temps... La communication ne s'établit pas tout de suite. Nous avons affaire à un long processus d'apprivoisement.

Ainsi, la formulation initiale des mots se produit de l'extérieur. Dans ses premières doubles pages, elle décrit seulement : «Le lion travaille à son jardin quand il entend un bruit» puis «Il ne peut pas le laisser ainsi, le pauvre petit.» De toute évidence, cette portion du récit s'adresse au lecteur pendant

que les images racontent. Ce que le texte ne dit pas, c'est la surprise du lion, isolé au milieu de son morceau de page et son geste ahuri et incertain, à demi penché. Il serait capté immédiatement après le bruit. Le texte ne parle même pas de cet oiseau que l'image isole dans la page de droite. Un oiseau sans nom que l'image semble rapprocher du spectateur tellement il est gros, tellement il devient important en regard du lion... Étonnamment, celui qui sera le plus actif à protéger l'autre ne semble pas encore vu comme tel. Néanmoins, les deux protagonistes sont maintenant bien en selle, l'histoire peut commencer.

Des mots d'ailleurs

En dépit du lien qui se tisse, au fil des pages, entre le lion et l'oiseau, la conversation ne semble pas s'engager réellement. Le lion parle, mais jamais l'oiseau ne lui répond : ses mots à lui sont images. Ils sont aussi d'écoute et d'attention, et s'inscrivent bien dans l'univers contemplatif et aérien qui le caractérise. Quand le lion trouve les moyens pratiques de le soigner, quand il s'active à

l'aider, l'oiseau lui est présent, certes, mais il reste muet. Tout ce qui est dit dans l'histoire est l'initiative du lion qui ne semble pas s'irriter de parler seul. Il le fait d'ailleurs presque à mi-voix, comme pour lui-même, bouche fermée. Cela contribue au ton général de douceur que l'ensemble propose et donne, au rythme de lecture, une profondeur que le dialogue de mots, s'il existait vraiment, pourrait différer. Il faut prendre le temps d'entendre intérieurement, de laisser se déposer chaque mot, lentement : «Et l'hiver passe ainsi, à deux, un jour à la fois.» «Un hiver tout blanc. Tout froid.» Tant pis si le temps de l'image se casse en étapes de dehors ou de dedans. Tant pis si les séquences, comme des phylactères d'images, changent de format dans l'espace. On prendra un même plaisir à retrouver l'oiseau sur le lion, près de lui, avec lui. L'oiseau n'aura plus besoin d'appeler à l'aide par une taille surdimensionnée comme aux premières pages, il sera normalement petit, proportionné, et se pelotonnera dans l'univers chaleureux du lion.

A-t-on remarqué que le lion de l'histoire est debout, sur deux pattes, habillé et qu'il



Et l'hiver passe ainsi, à deux, un jour à la fois.





Oui, je sais.



pose les mêmes gestes qu'un humain? On le voit brosser ses dents, s'attabler pour manger, faire du jardinage, jouer dehors, lire au coin du feu, dormir. Il le fera en compagnie de l'oiseau qui tente un peu de l'imiter, puis sans lui. On le sait, pareille intervention permet à l'enfant lecteur de se prendre au jeu par un intéressant transfert d'identification. Et alors que le rapprochement entre le lion et l'humain se vérifie de page en page, l'oiseau, lui, reste oiseau. Le seul endroit de l'histoire où son geste explicite parle au lion, c'est au moment de partir rejoindre les autres oiseaux. Pour être vraiment de sa race, il est appelé à partir. L'interaction oiseau-lion est évidente. Et encore une fois, si l'oiseau guéri parle avec son aile tendue, ce n'est pas lui qui formule la petite phrase mais le lion qui, généreusement, accepte. «Oui, je sais.»

Pans de solitude

La séquence suivante instaure dans la double page à la fois une grande oblique virtuelle droite-gauche et un étonnant jeu d'échelle. Le lion, rapetissé dans son ilot, au bas de la page de droite, assiste, impuissant, à l'envol de l'oiseau. Il rétrécira encore davantage, quand il se verra seul, dans la page suivante. Alors que l'oiseau, devenu très grand, est prêt à sortir de l'album : il touche presque le haut de la page de gauche. Entre les deux, désormais, seul le blanc de page fait silence. Alors, s'enclenchent, pour le lion, de grands pans de solitude. Il faut voir de quelle astucieuse façon les pages blanches de cet album sont exploitées. Ce n'est pas le vide ou l'absence qu'on y détecte, mais bien du temps qui passe. Aucune parole n'habite ces pages et cependant, on les lit aussi. Soit que les motifs s'amenuisent

laissant le blanc s'installer progressivement autour, soit qu'il n'y ait plus rien à regarder. Fermer les yeux, réfléchir, méditer peut-être. Jusqu'à ce que la vie reprenne avec l'inéluctable mouvement des saisons : le jardin au printemps, les plantes qui poussent...

Étrangement, quand l'été passe doucement, l'autre saison s'annonce comme un événement important : «Un jour, l'automne revient.» (C'est moi qui souligne.) Il y a dans cette formulation quelque chose de prémonitoire. Des paroles qui voudraient marquer de façon plus directe le passage du temps et surtout l'imminence de quelque chose d'autre. Comme si l'action se resserrait autour du quotidien du lion. La fin de ce nouvel été fait penser bien sûr au moment où l'oiseau est tombé. Petite nostalgie et aussi espoir de renouveau : pareil au cœur qui bat, le mouvement de notre lecture s'en trouve réanimé, il s'accélère! Il faudra encore un peu de patience car, contrairement au début de l'histoire, l'oiseau a laissé passer l'été avant de revenir. La note de musique, dessinée seule, au cœur d'une page blanche fait sourire. Avec son petit trait oblique, comme une flèche tronquée, elle constitue un bienheureux présage.

Il est fascinant d'observer dans quelle économie de moyens l'essentiel nous est livré. D'où que la lecture de l'album s'enclenche, le fil se tisse du dessin jusqu'au mot et inversement comme s'il était tout à fait normal, pour comprendre l'histoire, de passer constamment de l'un à l'autre. L'enfant lecteur est alors pris en compte et devient le gestionnaire de l'aventure. C'est à lui qu'incombe la responsabilité de guider la lecture. L'ouvrage respectera son intervention. Car, outre le fait que deux personnages vivent dans cette histoire, ils ne peuvent le faire ailleurs que dans l'espace-temps.

L'envers des saisons

Et c'est sans compter l'ordre habituel des choses. A-t-on remarqué que certaines des interactions entre l'oiseau et le lion, comme le moment de l'envol, se lisent dans l'espace en un mouvement de la droite vers la gauche? La dynamique d'une telle formulation, même si elle est juste pressentie, contrarie le sens de notre lecture et proposerait, vraisemblablement, sinon une difficulté dans la réalisation du geste, du moins quelque chose d'incertain. L'oiseau s'envole, certes, mais sa direction est douteuse. Y aurait-il là garantie d'un prochain retour? Si la structure donnée à l'ensemble imagé permet cette hypothèse, il y a plus. Dans l'ordonnance des saisons, l'histoire elle-même se donne une belle liberté. Quand les oiseaux migrateurs se rendent dans les pays chauds avant le froid, notre oiseau fait l'inverse. C'est au début de l'hiver qu'il revient vers le lion. On peut aisément imaginer que ce n'est pas que pour la chaleur de la petite maisonnée. Non. Le lien qui s'est créé entre le lion et l'oiseau dépasse largement le bien-être physique, il est de l'ordre du sentiment, de l'émotion, du cœur. C'est à une amitié qu'on assiste désormais. Sans qu'il y ait besoin d'autres paroles. Juste comme ça. La vie peut continuer...

lu

